

La Coordination Européenne Via Campesina présente

# **EMBRASSER LA DIVERSITÉ RURALE**

Genres et sexualités  
au sein du mouvement paysan



# Embrasser la diversité rurale

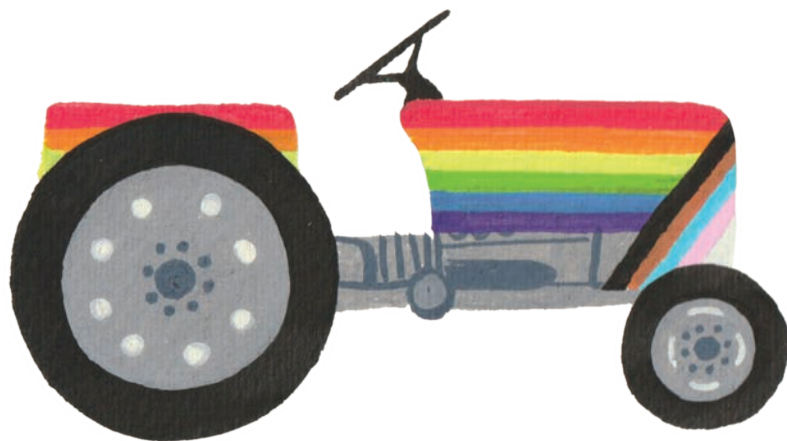
Juin 2021

En 2015, la Coordination Européenne Via Campesina a entamé une réflexion autour de la diversité de genre et sexuelle au sein du mouvement paysan, dans le cadre de notre lutte pour l'équité et la justice en Europe et au-delà. Aujourd'hui, nous sommes fier·e·x de présenter cette publication, en espérant qu'elle inspire des personnes aussi bien au sein du mouvement que dans toute la société et qu'elle renforce nos efforts communs pour des transformations systémiques.

La vie rurale est souvent difficile, faite de sacrifices, de règles écrasantes et d'isolement social. Elle est encore plus difficile quand on est gay, trans, bisexuel·le·x, queer, de tout autre genre (in)imaginable ou d'identité sexuelle au-delà de l'hétéro-cis-patriarcat. La peur, profondément ancrée, du jugement, du rejet, de l'agression, ou de l'assassinat, nous fait taire. Une sensation glacée et l'absence de modèles nous conduisent à intégrer la honte, entraînent désexualisation, aliénation et solitude, culminant souvent par l'exode rural.

Malgré cela, lorsque la terre nous (r)appelle, on ne peut pas rester au loin. Souvent, être paysan·ne·x, agriculteur·rice·x ou citoyen·ne·x rural·e·x fait partie intégrante de notre identité au même titre que notre appartenance à la communauté LGBTQIA+. Cette série de témoignages montre que dans nos efforts pour l'inclusion et l'acceptation nous pouvons créer de nouvelles structures sociales, dans lesquelles nous pouvons être entièrement nous, exprimer nos émotions, jouer un rôle social et nourrir nos communautés.

Cette publication nous enjoint à nous organiser : à colorer la lutte paysanne, à casser les stéréotypes ruraux traditionnels, à adopter les langages inclusifs, à prendre conscience que la nature elle-même est queer et diverse, et que notre perspective doit jouer un



rôle central dans la transformation du système alimentaire.

Il est plus que temps de dénoncer le silence complice au sujet de la LGBTQIA+phobie normalisée dans les relations sociales, y compris au sein de notre mouvement. La mentalité conservatrice de nombreuses zones rurales nous prouve que notre mouvement doit unir ses forces et encourager toutes les minorités des campagnes, plutôt que de créer davantage de divisions au sein de nos communautés déjà marginalisées.

Il est temps de comprendre que nos identités diverses sont des identités politiques. Nous sommes fier·e·x·s d'être qui nous sommes, de partager la richesse de nos expériences avec le mouvement paysan et la société au sens large ! À travers ces divers témoignages, d'Europe et d'au-delà, nous élevons nos voix, uni·e·x·s, afin de prendre notre place : dans nos champs, dans nos fermes et dans nos communautés rurales, afin de nous battre pour la **SOUVERAINETÉ ALIMENTAIRE AVEC DIVERSITÉ !**

Coordination Européenne Via Campesina

## Notes des traductaires

Défendre la diversité signifie dire – et écrire – cette diversité, de manière respectueuse et inclusive. Cette publication propose, entre autres, des témoignages de personnes non-binaires, trans, queer venant de cultures et de langues variées. Sa réalisation a donc soulevé différentes questions : Comment parler à tout le monde, de tout le monde, sans exclure personne ? Comment parler de soi quand ni le genre féminin ni le genre masculin ne nous conviennent ? Comment respecter les choix essentiels d'auteur·rice·x·s dont la langue d'origine est moins genrée que la langue de traduction ? Dans chacune des trois langues finales de cette publication, des notes des traducteur·rice·x·s tâchent de répondre à ces questions, et sont écrites par les personnes ayant

traduit et édité les témoignages.

La question du genre se pose à deux reprises dans l'élaboration d'un discours, quand on parle de soi et quand on parle des autres. Dans nos sociétés hétéronormées, les habitudes de langage expriment la domination, et en français, l'accord de l'adjectif se forme selon la tristement célèbre règle : le masculin l'emporte sur le féminin. De plus en plus de textes incluent également le féminin, mais les personnes intersexes ou non-binaires ne semblent cependant jamais exister. Ici, nous avons fait le choix de l'inclusivité totale quand il s'agit de la 3<sup>e</sup> personne et/ou du pluriel. Après de nombreuses recherches, nous sommes arrivé·e·x·s à la conclusion qu'il n'existait pas de solution parfaite, nous avons donc fait le choix de présenter différentes options linguistiques inclusives.

Dans certaines langues, comme l'anglais, qui sont particulièrement neutres, il est facile de parler de tierces personnes dont on ignore le genre. Le français au contraire, implique des choix stylistiques. Notre premier réflexe est donc de contourner ces écueils linguistiques, et d'éviter de faire ces choix. Il existe en langue française des mots dits épicènes, qui n'ont pas de genre et qui incluent tout le monde. Par exemple, on peut parler de *voisinage* plutôt que de *voisins*. Cette solution est la base d'une écriture inclusive et est applicable dans la vie de tous les jours. Mais dans le cas de cette publication, l'objectif est de donner la parole à des personnes qui sont trop souvent ignorées. Éviter serait donc trop synonyme d'invisibiliser.

Une deuxième option, la plus habituelle au niveau institutionnel, est d'utiliser des points médians. *Les voisin·e·x·s*. Dans notre publication, le x permet d'inclure un 3<sup>e</sup> genre, neutre ou non-déterminé, afin de représenter les personnes intersexes ou non-binaires.

Il est aussi possible de remplacer le point qui interrompt le mot par une majuscule. *Les voisinEXs*. Cette option est plus efficace graphiquement, mais elle est peu utilisée et tout aussi difficile d'adoption à l'écrit. Ces deux options ne sont pas toujours reconnues par les lecteurs d'écran et ne sont donc pas inclusives pour les personnes aveugles ou malvoyantes. Elles ne sont pas non plus toujours facilement transposables à l'oral. De plus, dans ces deux cas, les pronoms pluriels généralement utilisés, par souci de neutralité, sont « iels » et « elleux ». Cependant, ils peuvent être perçus comme exprimant une simple addition du masculin et du féminin plutôt qu'une vraie neutralité.

La quatrième option adoptée consiste en une refonte orthographique de la langue. Il existe plusieurs modèles, tous expérimentaux. Nous avons choisi ici celui développé par Alpheratz, linguiste et autaire d'une *Grammaire du français inclusif*. *Les voisins* deviennent *Les voisines*, *ils/elles* devient *als*, *un/une* devient *an*. Cette option certes inhabituelle et étrange au premier regard, est cependant la plus inclusive car complètement dégenrée, et pensée pour être fluide à l'écrit comme à l'oral.

Pour ce qui est de la première personne du singulier nous avons échangé longuement avec les auteur·ice·x·s pour qui la question du pronom, relevant de leur identité profonde, est essentielle, et parfois douloureuse. La traduction est censée refléter des choix mais la langue finale ne propose souvent pas de solution toute faite. Pour certain·e·x·s, la non-binarité est traduite par un point entre la marque du féminin et du masculin, d'autres ont choisi l'utilisation du x ou l'utilisation du modèle Alpheratz. Le rôle de la langue, et donc des traducteur·rice·x·s, est fondamentalement politique et humain.

Chloé Berthelon & Eline Müller

## Quelques termes utiles<sup>1</sup>

**Sexe biologique:** Ensemble d'attributs biologiques principalement associés à des caractères physiologiques.

**Identité de genre:** L'expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun·e·x, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance.

---

<sup>1</sup> Ces termes sont adaptés de la publication de la Commission Européenne *Legal gender recognition in the EU*, Juin 2020 (disponible en Anglais) : [https://ec.europa.eu/info/sites/default/files/legal\\_gender\\_recognition\\_in\\_the\\_eu\\_the\\_journeys\\_of\\_trans\\_people\\_towards\\_full\\_equality\\_sept\\_en.pdf](https://ec.europa.eu/info/sites/default/files/legal_gender_recognition_in_the_eu_the_journeys_of_trans_people_towards_full_equality_sept_en.pdf)

**Expression de genre:** La manière dont une personne manifeste son identité de genre.

**Orientation sexuelle:** La capacité de chacun·e·x de ressentir une profonde attirance émotionnelle, affective et sexuelle envers des individus du genre opposé, du même genre ou de plus d'un genre, et d'entretenir des relations intimes et sexuelles avec ces individus.

**Non-binaire:** Ce terme regroupe les personnes dont l'identité de genre n'est pas représentée par «homme» ou «femme» (genre binaire). Certaines personnes non-binaires peuvent s'identifier à certains aspects d'identité binaire alors que d'autres les rejettent entièrement.

### LGBTQIA+

- **Lesbienne:** Une femme qui est attirée par et/ou qui entretient des relations avec des femmes.
- **Gay:** Un homme qui est attiré par et/ou qui entretient des relations avec des hommes.
- **Bisexuel·le·x:** Une personne attirée par et/ou qui entretient des relations avec des individus de plus d'un genre.
- **Trans ou transgenre:** Ce terme regroupe les personnes dont l'identité de genre est différente de leur sexe assigné à la naissance, et celles qui expérimentent leur identité de genre de manière différente que leur sexe assigné à la naissance.
- **Queer:** Ce terme regroupe toutes les personnes qui ne s'identifient pas comme hétérosexuelles ou cisgenres, il se réfère à un spectre d'identités sexuelles et de genres et de politiques non-normatives.
- **Intersexe:** Ce terme est utilisé pour parler du spectre des variations de caractères sexuels qui se produisent naturellement chez les êtres humains.
- **Asexuel·le·x:** Une personne qui ne ressent pas d'attraction sexuelle envers les autres et qui n'a pas ou peu d'intérêt pour l'activité sexuelle.
- **+ ou \*:** Autres genres et diversités sexuelles.

**Cisgenre:** Une personne dont l'identité de genre et l'expression de genre correspondent au sexe assigné à la naissance.

## Pour des fermes plus que familiales

J'ai grandi dans un village de la Hesse (Allemagne), dans les années 1950. L'homosexualité était encore considérée comme une maladie (quelques années seulement après l'Holocauste, l'homosexualité masculine était encore punie par la loi et l'est restée jusqu'en 1969); j'ai donc gardé mes penchants secrets pendant un certain temps.

Les mouvements étudiants de mai 68 ont ouvert la voie à des changements salutaires dans la vie civile. Je suis allée à l'université, ai participé à des occupations et vécu en colocation avec une « camarade ».

Inspirée par les mouvements écologistes émergents, j'ai quitté la ville pour aller travailler dans la forêt, faire du maraîchage, et vivre dans des collectifs ruraux. À l'époque, je considérais l'agriculture comme un élément central de la société de demain.

Cette idée en tête, un Norvégien m'a convaincue de gérer durablement une ferme sur un bout de rocher et de forêt sur la côte sud de la Norvège. Mon intention initiale était de créer une société alternative, mais j'ai été rattrapée par la réalité: trois enfants, un voisinage conservateur et des hivers solitaires, malgré les visites et coups de main en été.

Après 14 ans est arrivé le moment de la décision – et du divorce – et j'ai dû renoncer à ma part de la ferme. L'agriculture est alors redevenue un regard critique à poser sur la société. J'ai fait des études d'anthropologie et de développement, me suis engagée dans le syndicat paysan norvégien *Norske bonde-og Smabrukarlar* (NBS) et ai organisé des échanges avec des organisations paysannes en Tanzanie. Cependant, si j'ai divorcé, c'est en grande partie pour une femme, avec laquelle je partage ma vie depuis plus de 20 ans.

### Une acceptation silencieuse

Dans de nombreux pays, la famille est le seul filet de sécurité économique et sociale. La Norvège est un État-providence qui offre

plus d'indépendance et de sécurité à sa population lorsqu'elle fonde une famille. La démocratie est une tradition et, depuis peu, on peut souvent voir le drapeau arc-en-ciel flotter à côté du drapeau national. Il y a des Pride, qui sont perçues comme des manifestations exotiques, dans un contexte où la « famille » est encore considérée comme la norme.

La majorité de la population habite en ville. Dans les zones rurales, si d'innombrables fermes sont laissées à l'abandon, elles restent toutefois aux mains de familles qui les utilisent pour les vacances. Des couples homosexuels gèrent avec succès des fermes. Les gays sont « tolérés » en silence; en Norvège, on ne parle pas ouvertement de sentiments, de relations ou de sexe.

### Une réflexion politique

Les structures sociales sont très importantes pour notre travail à La Via Campesina. Nous avons développé l'« agriculture familiale » comme antithèse au modèle industriel. Cette notion, variable et déterminée par les contextes culturels, selon la FAO, est souvent associée à la famille paysanne hétérosexuelle traditionnelle, déclinée sur plusieurs générations.

Le moment est venu de mener une nouvelle réflexion, afin de ne pas exclure certains groupes ni de barrer la route à toutes les personnes qui ne correspondent pas au moule de la famille traditionnelle et qui ont ainsi été perdues à cause de notre travail idéaliste. Nous avons besoin de nouvelles solutions: de collectivités, de travail à temps partiel, voire de plus petites entreprises. Il s'agit de tout repenser et réorganiser afin d'enrichir « l'agriculture familiale » d'une variété de structures sociales et culturelles.



Ilona Drivdal, elle (sie en allemand)  
NBS, Norvège

## L'hétéro-cis-patriarcat, c'est pas mes oignons ! ?

Née fille dans une famille lambda, blanche, j'ai grandi dans un petit bled d'Allemagne de l'Ouest. À l'époque, on y genrait les gens de deux manières : soit homme, soit neutre. Cette catégorie s'appliquait autant aux femmes et aux filles qu'aux animaux et autres biens et avoirs. Très vite, j'ai su que je ne voulais pas être dans cette catégorie. J'étais un « garçon manqué ». Je détestais les poupées. Je jouais au foot et passais mon temps à la piscine. J'étais timide et effrontée-x en même temps. Dans mon monde, j'étais le héros, mais le monde des adultes me faisait peur. Je préférais rester avec les gens que je connaissais, ou être dans la nature.

Très vite, j'ai été trop grande-x pour tout ça. J'ai dû trouver ma place dans le monde des adultes. L'absence de modèles n'a pas facilité la tâche. Cependant, la question de l'amour et de la sexualité a été assez vite réglée. J'étais sûre-x qu'aimer les nanas serait plus juste, plus facile pour moi. Par contre, trouver mon identité personnelle, de genre, et mon chemin professionnel n'a pas été facile. Finalement, je me suis décidée-x pour l'agriculture. Cela promettait plusieurs choses : un contact réduit avec les êtres humains, l'accès à de grandes machines et autres symboles de la masculinité, et la production d'aliments savoureux !

J'ai commencé des études d'agriculture conventionnelle en croyant que j'allais baigner dans une ambiance ouverte et inspirante avant de passer à la dure réalité du travail rural. Ouh là là, ce fut un choc ! Quelle violence du monde hétéro-cis-patriarcal : pas une seule femme professeure, que des hommes blancs, âgés. Des chemins tout tracés : aux hommes de reprendre les fermes, aux femmes d'avoir des enfants et d'aider dans ces fermes. Le recours permanent au credo principal des stéréotypes de genre : masculin = scientifique et rationnel. C'était insupportable, mais je suis restée-x – des années ! Je voulais ma place dans ce monde d'hommes conservateurs, leur montrer que je valais autant qu'eux. J'ai joué

leur jeu, jusqu'à ce que je ne puisse plus le supporter.

J'ai donné une nouvelle tournure à ma vie en allant travailler dans des structures alternatives en Suisse. Là, j'ai pu respirer un peu. La gestion collective et durable des terres agricoles, des espaces pour créer, réfléchir et travailler ensemble m'ont amené des réponses importantes. Mais, évidemment, il y a ici aussi encore beaucoup à apprendre concernant les relations sociales, les rôles de genre et la distribution du pouvoir.

Certes, nous empruntons le tracteur pour aller manifester le 8 mars ou à la Pride. Mais on est loin d'un partage équitable du travail reproductif, de la fin de la virilité dans les champs, d'un usage respectueux des pronoms souhaités par les personnes trans ou non-binaires... Et surtout, on n'a vraiment pas encore fini de se confronter aux images traditionnelles, mystifiées et naturalisées de l'agriculture bio. L'un des motifs affichés partout en Suisse lors de la campagne pour la souveraineté alimentaire était une image d'Adam et Ève ! Dans ma coopérative, on est 4 sur 12 maraîcher-ère-x-s concerné-e-x-s par les questions LGBTQIA\*. Arrêtons de nous cacher et de nous auto-censurer ! Faisons entendre nos diverses voix dans nos champs pour enfin y prendre nos places !



Betty Wienforth, (aucun pronom)  
Uniterre, Suisse

# Territoires partagés

## 1. Solitude

Beaucoup ont emprunté le chemin qui mène à la montagne, celui derrière le rocher que ma voisine appelle «le crapaud» mais, en cet instant, je l'emprunte seul-e avec mes animaux. La campagne m'a offert quelque chose que nul autre endroit n'aurait pu m'offrir : une confiance absolue dans mon choix de solitude. Il n'y a pas de doute, pas de peur

lorsque je regarde en moi et que je déroule les fils sinueux de mon être, de ma sexualité, de mon genre. Sans personne autour, mon être existe au-delà de toutes limites, franchissant les frontières avec autant d'aisance que les animaux dont je m'occupe. Je suis, et je serai pour toujours queer. Je me sens libre.

## 2. Histoire

En continuant plus haut et en pataugeant dans la rivière, les chiens en tête, je respire les arômes mélangés de pourriture venant de la forêt et de fumier, si caractéristiques de la vie rurale et ils m'emplissent de bonheur. Le miracle de l'ordinaire. Avec pour seule compagnie mon manque de sommeil, des moutons entêtés, des vêtements qui ne sont pas à ma taille, tout en faisant un travail sous-payé, que personne ne m'a expliqué. Et pourtant, je continue. Je m'approprie ce que j'ai toujours désiré mais que je n'ai jamais possédé. Je trouve du réconfort dans la certitude que je n'ai jamais été réellement seul-e. Bien d'autres avant moi se sont posés les mêmes questions, ont eu les mêmes doutes, les mêmes certitudes, la même langue et les mêmes savoirs. Voici un secret que Mère Nature, à travers la voix d'un corbeau, m'a chanté l'autre jour : Tu trouveras ta place, tu y es déjà.



## 3. Étrange(re)

Lorsque je plonge mon regard dans celui du mouton mort, qui lui ne me regarde plus, lorsque le vent me souffle à la figure et lorsque la pluie me trempe jusqu'aux os, j'essaie de me rappeler de ne pas romancer le pastoralisme ou les identités queer. Je me sens comme obligée d'ajouter une note de bas de page à ce rêve que je vous offre, obligation peut-être déplacée, mais je veux m'assurer d'insister suffisamment sur les difficultés, les lois, l'ignorance, la pauvreté et les insécurités auxquelles font face les paysanz et les personnes queer. Comme si je ne vivais pas déjà avec ces réalités quotidiennes, comme si nous n'avions pas déjà été transformés en notes de pages de page, dans l'histoire, les politiques, les dialogues. La possibilité que la solitude se transforme en isolement est une vieille ennemie, qui nous salue à chaque tournant, dans chaque nouveau lieu. Pourquoi ne pourrions-nous pas rêver à voix haute ? Qu'est-ce que c'est d'être queer, si ce n'est la certitude qu'un autre monde est possible ? Il existe une beauté non égalée qui se découvre lorsque nos deux mondes se rejoignent, quand le queer fait écho au rural et que ce dernier répond.

## 4. Collectif

Bien au-dessus de moi, les grues reviennent. Lorsqu'elles crient, je leur réponds. Je les reverrai bientôt, la vallée m'attend. Lorsque j'ai dit à ma mère que je voulais devenir berger-e, elle m'a avoué craindre que ma route ne croise celle des loups. Mais ceux qui m'effraient ne sont pas ceux qui résident dans les hautes forêts, et aucune école des bergerz ne m'apprendra à leur faire face. La solitude m'a montré que la peur que j'avais d'être vu-e était en fait la peur d'être perçu-e tel-le que je ne suis pas. En étant isolé-e, je suis entier-e, la nature ne me remet pas en question comme le fait la société. Je ne veux pas expliquer ce qui ne requiert aucune explication, ni m'effacer pour me sentir en paix. Mais il vient un temps où les bergerz doivent rentrer, la nature l'impose et des personnes les attendent. Des personnes à qui als manquent, des personnes qu'als n'ont pas encore rencontræ. La lame de la vulnérabilité est une lame à double tranchant : elle offre aussi de la reconnaissance, la chance de partager joie, douleur, amour et elle permet de trouver sa place auprès des autres de la même manière que je trouve ma place au sein de moi-même.

**Yeva Swart, ille (she/they en anglais)**  
Toekomstboeren, Pays-Bas - France

## Lien communautaire et vie paroissiale : l'urgence des réalités néorurales LGBT



Mouvement LGBT, activisme LGBT, visibilité LGBT... Ces définitions sont-elles étanches? Bien au contraire. La question est plutôt, pourquoi certaines approches LGBT sont-elles invisibilisées et ignorées ?

Il y a des aspects positifs et négatifs à être LGBT dans un petit village, mais j'aimerais me concentrer sur les éléments positifs, puisque le récit officiel se charge déjà de souligner les points négatifs.

Quelques paramètres et quelques logiques venant du milieu urbain s'exportent vers le milieu rural, mais als s'estompent en s'y déployant, et ce n'est pas à cause du manque d'ouverture de la population non urbaine. Il ne s'agit pas simplement d'une question d'urbanité, cela va bien au-delà : il existe encore des logiques, pratiques et réalités dans lesquelles segmentation identitaire, tribus urbaines ou loisir *ghettoisé* n'existent pas. En ville, faire son coming out implique aussi de faire un « coming in », car on s'installe dans une solitude qui nous consume, ou dans une réalité individuelle que l'on fait passer pour collective.

On passe du « tu vaux ce que tu as » des villes au « tu es l'un des nôtres tant que tu contribues », parce que dans le milieu rural, même si ça peut attirer l'attention, l'orientation sexuelle et l'identité de genre restent reléguées à un second voire troisième plan. Le voisinage est plus important que la sexualité. Tu n'es pas le pédé numéro 239, tu es la personne qui sonne les cloches, qui organise la fête patronale, qui entretient la fontaine ou les rues, qui répartit

l'excédent de la plaine maraîchère, ou qui joue aux cartes avec la voisine. Cela implique une lourde charge communautaire qui te fait difficilement tomber du réseau paroissial auquel nous sommes touz connectés. Tu fais partie d'un projet commun, et le voisinage, même s'il t'embête avec ton arc-en-ciel, sait que tu es une pièce indispensable d'une manière ou d'une autre.

Dans ces réseaux ruraux il existe des contacts étroits, quelque fois peu d'intimité et la plupart du temps peu d'anonymat, mais attention, les agressaires LGBTphobes potentiels ne jouissent pas non plus de cet anonymat ! Pour cette raison, les villages peuvent être, et sont très souvent des espaces d'accueil pour les activistes LGBT qui viennent des villes, des activistes néorurauz et des activistes natiz qui reviennent dans leur village natal.

Ce qui est mon cas. J'ai vécu dans mon village jusqu'à mes 13 ans ; j'ai par la suite émigré à Alicante avec mes parents, et à 18 ans j'ai fait mon coming out. J'ai commencé l'activisme LGBT dans une grande ville et je suis retourné dans mon village il y a quelques années. Le processus de réadaptation est complexe, parce que ni mon entourage ni moi ne sommes les mêmes. Parfois, la nostalgie de l'ancien activisme LGBT devient trop lourde : celui-ci voudrait conditionner le présent en voyant que dans le monde rural tout va à son rythme et selon ses propres codes. Je me demande parfois : « Est-il crucial d'ouvrir un bar gay ou de créer une zone *ghettoisée* ? Est-il vital pour un groupe d'entreprises d'organiser un événement autour de la Pride ? Non, loin de là ».

La sexodiversité a toujours existé dans les petits villages. Nous sommes les héritiers d'autres formes d'activismes LGBT et d'autres formes de réappropriation des espaces. Des feuilles de route avec des coordonnées différentes, des temps différents, et des stratégies différentes. C'est pour ça que nous devons mettre de côté la cosmovision de l'urbanité LGBT et réadapter nos objectifs et attentes à notre réalité rurale. Si nous ne le faisons pas, les frustrations, les déconnexions avec l'environnement, les pensées évasives et les idées *ruralophobes* ressortiront.

**Ángel Manuel Amaro Quintas, il/lui (él en espagnol)**  
Sindicato Labrego Galego, Galice

## Un chemin queer à travers le grand Patriarcat de l'Agriculture

Je m'appelle Breda Larkin. Je suis une femme cis d'Irlande, membre de Talamh Beo, organisation paysanne de base fondée en 2017. Au cours des vingt dernières années, la société irlandaise est devenue bien plus ouverte et tolérante. L'historique référendum sur le mariage pour toutEXs a fait de tout le pays, y compris l'Irlande rurale, un endroit où la diversité est plus largement comprise. Lesbienne moi-même, je suis récemment revenue sur la ferme de mes parents, après des années en ville.

Depuis, j'ai rencontré plusieurs paysanNEXs LGBTQIA+, à l'image de Colm, qui est aussi actif avec Talamh Beo et fait de l'élevage pour la viande, en partenariat avec son père. Ou Will, qui cultive seul 32 ha dans les Midlands. Bien qu'aucun d'entre eux ne se sente vraiment discriminé, Colm se souvient qu'au début certainEXs voisinEXs, disaient qu'il n'était là «que pour prendre la terre», car ils ne le voyaient pas comme un agriculteur.

Ne pas être perçu comme «vraiEX agriculteurRICEX» est quelque chose que toutEXs les paysanNEXs LGBTQIA+ que j'ai rencontré ont vécu. Rachel, une productrice de lait de Kilkenny, a subi cela durant toute sa vie active, bien qu'elle fasse partie de la cinquième génération sur la ferme et qu'entre elle et son frère, elle ait toujours été l'agricultrice. Rachel sait que certaines personnes parlent du fait qu'elle est lesbienne, mais pour elle, le plus pénible est d'être une femme. Avec sa mère, elle a dû chasser un commissaire-priseur venu évaluer la ferme pour le compte de quelques voisinEXs indiscretEXs. Il a supposé, selon ses propres dires, «qu'elle ne produirait sûrement plus une fois que *le patron* [son père] serait décédé.»

Pour Mary, une autre membre de Talamh Beo, maraîchère au Kerry, il a été plus facile de faire son coming out lesbien que d'annoncer vouloir reprendre 5 ha, les passer en bio et y construire une

habitation à faible impact environnemental. Si elle a évité quelques discriminations supplémentaires liées à son genre, c'est uniquement parce qu'elle ne travaille pas dans le marché dominant de l'élevage. C'est une blague courante de dire qu'il peut être plus facile de faire son coming out gay que son coming out bio! Mais nous tâchons d'ignorer les remarques de personnes ignorantes ou qui en veulent à ceux qui sont heureuxSEXs dans leurs vies et dans leurs fermes.

Colm, Mary, Rachel et moi-même, nous avons l'impression d'appartenir à une nouvelle génération, de construire un nouveau modèle. CertainEs d'entre nous sont en couple, mais aucune n'a d'enfant ni le désir de fonder une famille traditionnelle. Nous croyons aux communautés étendues et souhaitons créer de nouvelles possibilités pour la paysannerie irlandaise, où les paysanNEXs queer pourraient aussi diriger. L'agriculture est encore traditionnelle ici, au point qu'avec mes amiEXs nous appelons souvent l'Irlande «le grand Patriarcat de l'Agriculture». Et cette importante partie de notre économie est encore presque entièrement dirigée par des hommes cis hétéros... Briser les stéréotypes est nécessaire pour encourager les paysanNEXs, d'aujourd'hui et de demain, à prendre part au système alimentaire, indépendamment de leur genre ou

de leur orientation sexuelle. Par ailleurs, ceci refléterait mieux la réalité de l'Irlande rurale.

Lors de nos discussions pour cette contribution, la création d'un groupe LGBTQIA+ au sein de Talamh Beo s'est imposée comme une nécessité et nous avons décidé de proposer cela lors de la prochaine AG. Je suis persuadée qu'en nous unissant au sein de notre organisation nous nous sentirons moins isoléEXs et plus fortEXs pour provoquer diversité et changements.



Breda Larkin, elle (she/her en anglais)  
Talamh Beo, Irlande



## À la croisée des chemins

Nord et sud. Agriculteur et éleveur. Bisexuel et trans. Les histoires que racontent Ferdinand, 36 ans et Hugo, 26 ans, semblent distantes, mais elles reflètent toutes deux une expérience commune : la dissidence sexuelle et de genre dans le milieu rural espagnol. Un espace qui n'a pas l'habitude d'être très accueillant, mais qui, quelques fois, devient un abri, comme le raconte Hugo. Lui, qui à 17 ans a repris les rênes de l'élevage familial, brisé par la crise de 2008, a su trouver auprès de ses chèvres (laitières) un refuge pendant sa transition. Comme il l'exprime durant l'interview : « Les animaux s'en fichent du sexe ou du genre, tout ce qui leur importe, c'est si tu leur donnes de la tendresse ». Ferdinand, agriculteur et propriétaire d'une société de services, est d'accord avec le fait qu'il y a des « avantages » à travailler seuleX dans les champs, même si comme il le dit « Quelquefois ça t'aide, d'autres fois ça te tue ». Passer tant de temps seuleX peut finir par nuire, surtout quand on a besoin de parler de sa situation.

Ils ont tous les deux grandi sans modèles autour d'eux. S'ils reconnaissent qu'ils ont pu voir des hommes homosexuels à la télévision, ils n'ont jamais vu de personnes trans. C'est peut-être pour ça qu'Hugo a eu moins de mal à faire son coming out du monde hétérosexuel qu'à faire son coming out du monde cis. Il savait qu'il était un homme, mais il ne l'a pas dit à sa famille avant ses 22 ans. Il a décidé de faire un premier coming out à 16 ans en tant que femme lesbienne, afin de préparer le terrain. Voilà comment ça s'est passé. Et en fait, son entourage a été moins réticent la seconde fois. Bien que, comme il le raconte, le fait d'être la seule personne trans de son village l'a transformé en centre d'attention et les gens allaient même jusqu'à l'arrêter dans la rue. En revanche, le coming out de Ferdinand a été un peu plus tardif, en octobre 2020. Il l'a peu à peu dit à ses amiEXs et à sa famille proche, et il a reçu une réponse chaleureuse de leur part. Même s'il est vrai que, comme Hugo, Ferdinand dit qu'il a également eu affaire à des personnes qui utilisaient sa situation comme « moyen pour lui faire du mal ». Leur identité de genre et leur orientation sexuelle se croisent avec leur



travail. S'il n'est pas facile d'être LGBTQIA\*, l'être en tant qu'éleveurEUSEX et agriculteurRICEX complique encore plus la tâche. Ils sont tous les deux d'accord pour dire que le milieu rural n'est pas le lieu le plus attrayant, et qu'ils ont l'habitude d'être occupés beaucoup d'heures par jour. Comme l'expliquait Ferdinand, les « prix [qu'ils reçoivent des produits agricoles] [les] rendent esclaves » de leur travail, pour pouvoir survivre. C'est pourquoi, ils revendiquent tous les deux le droit au loisir et au temps libre pour les travailleurEUSEXs rurauxALEXs, comme pour les autres pro-

## Libérer les communautés rurales, ouvrir les esprits

fessions. S'ajoute à tout cela la difficulté de fonder une famille. Ils veulent tous les deux rester là où ils habitent pour avoir un partenaire et des enfants. Hugo expliquait qu'il voulait que ses enfants grandissent en courant après les chèvres. Cependant, s'il est déjà difficile de trouver un partenaire par soi-même en milieu rural, être une personne LGBTQIA\* n'arrange rien : les horaires des paysanNEXs et le modèle traditionnel de la famille hétéropatriarcale compliquent fortement la tâche.

À ce sujet, Ferdinand revendique la nécessité d'une visibilité et d'une normalisation, pour que ce soit plus facile pour les générations à venir. Il donne l'exemple des manifestations des agriculteurs de l'UAGA (Unión de Agricultores y Ganaderos de Aragón – l'Union des Agriculteurs et des Éleveurs d'Aragon – liée à la COAG, membre d'ECVC), qui ont l'habitude d'emmener leurs femmes en tracteur, et il affirme qu'à la prochaine manifestation, il veut amener son copain et accrocher drapeau arc-en-ciel à la cabine. Il veut essayer d'être un modèle pour les autres, celui que lui n'a pas pu avoir. Tous les deux regrettent de ne pas avoir fait leur coming out plus tôt, car une grande partie de leur vie aurait été différente, et ils poussent la jeunesse LGBTQIA\* à être elle-même, car comme le dit Ferdinand, « on n'a qu'une seule vie ».

Leurs cheminements se croisent et se séparent au fur et à mesure qu'ils relatent leurs expériences. Ils partagent la lutte en faveur de la diversité sexuelle et de genre et la lutte paysanne : il faut « trimer, nous ne pouvons pas attendre que quelqu'un d'autre le fasse à notre place », affirme Ferdinand en parlant de ces deux luttes. Même s'ils reconnaissent que la situation s'est améliorée, dans le village d'Hugo par exemple l'an dernier le premier mariage entre deux personnes de même sexe, deux femmes, a été célébré, ils savent aussi qu'il y a encore beaucoup à faire. « L'Espagne vide » a besoin de la valeur de toutes les personnes LGBTQIA\* qui y habitent afin d'inverser le dépeuplement, le *sexil* et l'exploitation des agriculteurRICEXs par les grandes entreprises. Et, sur ce long chemin, leurs vies et celles de tant d'autres continueront à se croiser et à se séparer.

**Ferdinand Cookson, il/lui (él en espagnol)**

COAG, Espagne

**Hugo González, il/lui (él en espagnol)**

COAG, Andalousie

Moins d'une génération sépare Anya Saltmarsh et Beth Stewart, activistes LGBTQIA+ et membres de Landworkers Alliance. Cependant leurs expériences comme personnes non-hétérosexuelles montrent que la diversité est de mieux en mieux reconnue.

Beth se définit comme non-binaire. Née en 1984, elle est maraîchère et a grandi dans une ville de taille moyenne des West Midlands. Son adolescence a été marquée par la Section 28, une loi conservatrice interdisant de promouvoir et d'éduquer sur l'homosexualité, en vigueur en Angleterre jusqu'en 2003. « Je n'avais pas de modèle autour de moi, pas même à la télé. Je crois que j'étais une espèce de pré-queer à cette époque. Je me sentais vraiment comme l'autre, j'avais intériorisé beaucoup de honte ». Le besoin de sortir du placard était impérieux mais aussi paralysant pour une personne introvertie. Et les homosexuels autour de Beth ne pouvaient pas vraiment jouer le rôle de modèle. Les étiquettes ne collaient tout simplement pas. « Pendant un bon moment, je me suis désésexualisée, jusqu'à ce que je me sois sentie plus forte, que je trouve plus de communautés LGBTQIA+ et que je sois capable d'être vraiment queer ».

Pour Anya en revanche, une jeune femme de 17 ans du Dorset rural, faire son coming out lesbien a presque été un non-événement. « Quand j'étais enfant, les amis de mes sœurs étaient souvent à la ferme, qui était une sorte de refuge tandis qu'ils se découvraient. Beaucoup étaient queer, non-binaires ou trans. Ces exemples ont participé à minimiser l'affaire. Un jour mon père me déposait chez une amie et m'a demandé "C'est ta copine ? ", "Euh, ouais, je crois", j'ai répondu. Et il a dit "Oh, cool !" ». Anya est reconnaissante de cet échange, surtout que Beth et elle s'accordent à dire que cela est encore rare. Jyoti, la mère d'Anya, raconte : « Nous avons réalisé que les membres de notre famille nous posent beaucoup de ques-

tions sur les copains des autres filles et qu'ils ont tendance à éviter de parler de la copine d'Anya [...], mais nous voulons qu'ils évoluent et évaluent leurs attitudes, donc nous en parlons consciemment au sein de la famille élargie». Anya sait qu'à l'Université, l'année prochaine, elle sera témoin de nombreux coming out de personnes qui avaient trop peur de s'exprimer dans les zones rurales d'où elles viennent.

Le long processus tâtonnant de Beth et l'expérience plus naturelle d'Anya montrent qu'un environnement ouvert rend l'existence de chacun plus facile, sans le poids des étiquettes. Pour le dire avec les mots de Beth : « Dans le monde auquel nous aspirons, personne n'aura à sortir du placard, car il ne devrait y avoir ni dehors ni dedans. » Tous deux bâtissent activement ce monde idéal au sein de leur organisation paysanne. Beth est active dans le groupe LG-BTQIA+ de LWA, un espace qui l'a aidé à trouver sa place. « Avant, le mouvement pour l'agroécologie me semblait assez hétéro, et je devais laisser une partie de moi à la maison pour y prendre part, alors que maintenant je m'y sens bien et suis capable d'avoir une position politique complète ». Le besoin de créer un sens de la communauté reste essentiel car les luttes pour la souveraineté alimentaire se déroulent dans un monde hétéronormé, patriarcal et blanc. Le groupe de travail collabore aussi avec des groupes défendant le droit à la terre pour les personnes racisées. « Un syndicat comme LWA est un mouvement social. Nous travaillons non seulement pour l'égalité économique mais aussi pour davantage de changements sociaux, de solidarité et d'équité pour tous nos membres. Les paysans vivent souvent dans des zones rurales conservatrices, où il y a encore plus à faire pour changer les normes sociales. » dit Jyoti, elle-même membre fondatrice de LWA.

Cette intersectionnalité est centrale pour sa fille. « À la campagne, l'exclusion fonctionne de la même manière pour tout le monde. Mes parents – qui se sont lancés comme paysans l'année de ma naissance – en ont aussi fait l'expérience. Parce que ma mère était une femme à la peau mate. Parce qu'ils élevaient leurs enfants différemment. Parce que leur manière de cultiver était différente de celle des grosses fermes alentour. La lutte est celle de tous. » Pendant le confinement, entre la traite de sa vache et la préparation de ses examens de fin de scolarité, Anya a participé à la création de FLAME, l'articulation des jeunes de LWA, avec d'autres activistes souhaitant donner à l'agriculture une place centrale dans le débat autour de la justice climatique et rappeler que l'accès à l'alimentation est un droit humain. « Lors de notre première ré-

union virtuelle, les participants se sont spontanément présentés avec leurs pronoms. Je n'aurais pas imaginé que ça puisse se passer autrement ». Anya était déjà une fervente défenseuse des droits humains à 3 ans, se rappelle Jyoti : « Une fois elle avait mis ses chaussures à l'envers. Alors que je lui demandais de les remettre à l'endroit elle m'a répondu "c'est mon corps, c'est ma vie, je peux porter mes chaussures à l'envers si j'en ai envie" ». Anya a grandi et elle crée des espaces sûrs et des nouveaux récits, qu'elle intègre dans les pratiques de LWA. Tout comme le fait Beth. « Nous voulons questionner les idées des gens sur ce à quoi est censé ressembler un travailleur de la terre. Et nous voulons inspirer et encourager les personnes rurales, qu'elles soient queer, noires, trans ou qui qu'elles soient ! ».



**Anya Saltmarsh**, elle (*she/her* en anglais)  
**Beth Stewart**, el (*they/them* en anglais)  
**Jyoti Fernandez**, elle (*she/her* en anglais)  
Landworkers's Alliance, Royaume-Uni

## La communauté LGBTI met de la couleur dans nos territoires et sème fierté et résistance

Nous, paysanNEXs LGBTI du Brésil, luttons sans relâche depuis 2015 pour briser l'invisibilité des LGBTI à la campagne, et nous apportons de la couleur aux luttes paysannes. Nous avons enclenché un processus d'auto-organisation grâce à des réunions, rencontres ou formations, qui ont mené à la création du Collectif LGBTI de La Via Campesina-Brasil en 2020.

Le principal but de ce collectif est de faire avancer l'inclusion de la diversité sexuelle et de l'identité de genre dans la plateforme politique des organisations rurales, en interrogeant les oppressions que subit la communauté paysanne, car les paysanNEXs ont des origines ethniques, des orientations sexuelles, des identités de genres, des ancestralités et tant d'autres marqueurs politico-sociaux qui font de nous des êtres humains.

En brandissant le drapeau multicolore à l'occasion des luttes paysannes, nous expliquons qu'il est important de faire notre coming out non seulement au niveau individuel, mais aussi au niveau collectif, au sein de nos organisations, en remettant en question leur silence sournois vis-à-vis de la normalisation des violences LGBTIphobes dans les relations sociales et les relations de production à la campagne. Pour rester en vie, il faut que nos organisations et nos communautés nous respectent, nous protègent et nous accueillent telLEXs que nous sommes.

Il est important de lutter contre la propriété privée des moyens de production, l'agro-industrie et l'exploitation exercée par la classe bourgeoise sur la classe ouvrière. Nous devons le faire tout en questionnant les bases structurelles de ce système, ainsi que les diverses déterminations qui s'expriment dans les relations écono-

miques, sociales et politiques, que ce soit dans les rôles de genre, le sexe procréatif, les relations de pouvoir et de privilèges d'une classe sur une autre, d'un genre sur un autre ou dans la récusation d'autres formes de relations affectives et sexuelles par ce système hétéropatriarcal.

Dans une conjoncture où la recrudescence du conservatisme au Brésil fait rage depuis 2018 avec l'élection d'un gouvernement fasciste, l'existence de la communauté LGBTI paysanne et autochtone est menacée. En début d'année, Fernando dos Santos Araújo, paysan gay sans-terre, a été assassiné. Il faisait partie des survivants du massacre de Pau D'Arco dans l'état de Pará, dans lequel 10 sans-terres ont perdu la vie le 24 mai 2017. Il avait survécu à ce massacre après avoir passé 36 heures caché dans la forêt alors qu'il entendait des cris, notamment ceux de son compagnon, Bruno Henrique Pereira Gomes, l'un des dix torturés et assassinés par la police dans ce massacre. Fernando a été assassiné le 26 janvier 2021, parce qu'il était un témoin gênant, d'un tir dans la nuque, alors qu'il était dans sa maison sur le campement. Son assassinat prouve combien la violence LGBTIphobe, en plus de celle venant des industriels, traverse l'existence des LGBTI dans la campagne brésilienne.

Pour rester en vie, nous devons continuer à nous organiser et à lutter, en considérant l'identité LGBTI comme une identité politique, en participant en tant que sujets dans les luttes paysannes et en dénonçant la LGBTIphobie comme une autre barrière qui doit être brisée dans la lutte. Nous devons continuer à nous organiser et à lutter pour la construction d'un projet sociétairer démocratique, populaire et coloré, où il y a de la place pour toutes les formes d'être et d'aimer, en dépassant toutes les relations d'exploitation et d'oppression. Voilà pourquoi nous affirmons que la lutte paysanne doit être véritablement anticapitaliste, antiraciste, antipatriarcale et anticoloniale.



**Alessandro Santos Mariano, il/lui (ele en portugais)**  
Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra (MST), Brésil

## La trajectoire d'une ferme queer vers la visibilité

Étant agriculteur·rice·x queer dans l'état rural de New York, j'ai une vision très particulière du spectre politique polarisé aux États-Unis. Laisser entendre dans une conversation que j'ai grandi dans une ferme en travaillant la terre peut apaiser les tensions venant des locaux un peu à cran, qui jugent au premier regard ma coupe de cheveux «intéressante» et mon apparence androgyne. Même avec mon identité non-binaire et le fait que je sois queer, être à la fois blanc·che·x et venir d'une famille d'agriculteur·rice·x·s ouvre bien des portes.

Si je m'aventure dans cette aire rurale avec tant de précaution, cela vient d'années de tentatives et d'erreurs en ce qui concerne le fait d'être out. Après avoir accueilli les réjouissantes «Queer Farmer Field Day» en 2009, auxquelles plus d'une centaine de participant·e·x·s sont venus de tout l'état de Californie, j'ai fait face à des menaces de mort, de l'aliénation et de la peur de la part de mes voisin·ne·x·s. L'homophobie au travail m'a suivi en ville, lorsque je suis allé·e·x à New York City, pour y chercher ma communauté queer. J'ai été forcée de quitter un programme d'agriculture urbaine pour les jeunes parce que mon identité était trop voyante, parce que j'étais out, parce que je soutenais la jeunesse queer au lycée. Je ne trouvais pas ma place dans le monde agricole, qu'il soit rural ou urbain. J'avais besoin de créer quelque chose qui n'existait pas encore.

En 2015, quand, avec ma partenaire de l'époque, nous avons décidé de quitter NYC pour nous consacrer à l'agriculture, j'avais l'ambition de créer un nouveau genre de ferme, où je pourrais être complètement moi-même, y compris sur mon lieu de travail. Mais je savais aussi que cela demanderait de la patience et des précautions. Il a fallu trois ans pour que Rock Steady fasse un coming out public. Grâce à mes cofondateur·rice·x·s et une douzaine de formidables agriculteur·rice·x·s qui nous ont rejoint, notre ferme

est une coopérative agricole ouvertement LGBTQIA+ prospère, ancrée dans la justice sociale, qui produit des légumes durables pour une Agriculture Soutenue par la Communauté (CSA) de 500 personnes. Nous sommes uniques de bien des manières. 57 % de notre nourriture est destinée à des personnes à faible revenu, aussi bien proche de chez nous qu'à NYC. C'est une particularité qui nous différencie des autres exploitations de notre secteur et qui nous a permis de gagner le respect de la communauté locale en difficulté économique. Les gens voient que nous nous impliquons véritablement et que nous voulons changer leur vie, peu importe leurs idéologies politiques ou religieuses.

Notre capital social est bien plus important que notre capital économique. Notre survie dépend de notre capacité à nous reposer sur notre communauté diversifiée. Nous avons eu besoin de nous appuyer sur celle-ci de bien des manières au cours des dernières années. Il existe peu de métiers dans la société actuelle qui permettent de faire confiance et de compter sur tellement de personnes différentes. L'agriculture est l'un de ces métiers. La survie des petites et moyennes exploitations dépend uniquement du système de soutien collectif, continu et parfois invisible. Ensemble, nous aspirons à mettre de la nourriture sur la table.

Notre table à Rock Steady se trouve simplement être très très queer. La majorité de notre CSA et de nos partenaires communautaires, tels que des centres de soins pour personnes atteintes du VIH/SIDA, font partie de la communauté LGBTQIA+. Nous organisons aussi des événements et des ateliers pour notre communauté queer. Même nos principaux grossistes sont bienveillants envers la communauté LGBTQIA+. Notre belle équipe, composée de dix personnes queer, est investie dans le développement professionnel et dans un travail interne continu portant sur la justice raciale, l'anti-oppression et le développement de la culture.

Notre ferme semble être d'une nouvelle réalité mais est connectée à la communauté environnante. Sans se cacher ni prétendre être ce que nous ne sommes pas. Je suis reconnaissant·e·x d'avoir réussi à aller si loin, et je suis absolument persuadé·e·x que notre lutte va continuer encore longtemps.

**Maggie Cheney, elle/iel (she/they en anglais)**  
Rock Steady Farm, USA

## What it feels like for a girl farmer boy

1996. J'ai 8 ans et je me déguise en Madonna pour le carnaval. Bien sûr.

Trouvant la vie au village ennuyeuse, je prends la fuite d'abord pour l'internat, puis, pour étudier dans la région de Berlin. Mes potes savent avant moi que je suis gay. Les *millennials* n'en font pas toute une affaire.

Mes parents ont créé une entreprise dans l'Allemagne de l'Est post-socialiste qui leur apporte beaucoup de travail, mais peu d'argent. Ils se privent de tout ce que font les familles « normales » : vacances, activités culturelles, rénovations de la maison. À la place, le bruit des tracteurs, les vaches qui se sauvent et les prêts bancaires qui s'accumulent. Mes parents souhaitent que je reprenne le flambeau, mais lorsqu'arrive le moment de choisir, ils me laissent la liberté de faire ce que je veux.

Grâce aux bourses accordées par l'État, je peux échapper à cette vie – mais pas à mes démons intérieurs, il n'y a pas de subvention pour ça. Tant Madonna que le fils de paysan aspirent à la reconnaissance.

Le fils de paysan que je suis s'obstine à résister à la modernité. Ainsi, une fois arrivé à la dernière étape de mes études en diplomatie, je fais marche arrière. J'abandonne un cours de sciences humaines après deux semestres. Je préfère rendre le monde meilleur plutôt que d'analyser son déclin. Sur le plan intellectuel, je découvre un intérêt soudain pour l'agriculture et me lance dans des études d'agriculture afin de travailler dans le secteur du bio. Mais il m'est difficile de me plonger dans le milieu gay. Et si les gars remarquaient mon « odeur d'écurie » et m'évitaient ?

Je retourne alors à la ferme, afin de mettre mes connaissances à profit pour rendre quelque chose à mes parents. Et j'y parviens. Quand mon père prend sa retraite (sans arrêter de travailler pour autant !), la pression économique commence à se relâcher. C'est

alors que la Madonna qui sommeillait en moi se réveille. Au cours des 12 dernières années, aucun bar gay n'a ouvert au village. Et chaque fois que je pars en ville, j'ai l'impression de trahir mes parents, qui doivent assumer mon travail ! Être loyal signifie renoncer. C'est une époque solitaire et plombée. Je suis à deux doigts de craquer.

Hélas, je me suis rendu indispensable à la ferme. Il est trop tard, je ne peux plus quitter le navire. Cependant, l'optimisme est de rigueur et une idée me vient : faire du maraîchage sur le modèle d'Agriculture Soutenue par la Communauté (CSA). Bientôt, je serai le premier chef d'entreprise gay à cent lieues à la ronde ! Une petite équipe me permettra d'avoir des horaires décents, et donc, plus de temps pour des rendez-vous. À quel point ma ferme est-elle censée être « gay » alors que, malgré mon coming out, mon homosexualité est presque invisible au quotidien ?



Alors que je suis à la recherche de modèles à suivre, un jour, je rends visite à un couple de paysans. Tous deux sont des paysans avant d'être un couple. Seule leur somptueuse salle de bain déco safari laisse transparaître leur homosexualité...

Alors, un happy end ? Mes parents ont toujours certaines peurs : du changement, des nouvelles personnes qui viennent à la ferme, des risques économiques. Et puis, il y a ma peur de l'échec ou du rejet, sans doute la peur primaire qui hante toutes les personnes queer. Mais il y a une chose qui me donne de l'espoir : Madonna est une drag-queen, le fils du paysan est gay. Et ils sont là l'un pour l'autre.

**Jens Köber, il/lui (er en allemand)**  
Arbeitsgemeinschaft bäuerliche Landwirtschaft (AbL), Allemagne

## Un coming out syndical ?

Lorsqu'on m'a demandé d'écrire un témoignage sur les personnes LGBTQIA\* en milieu rural, une question toute simple s'est imposée à moi. « Comment va-t-on réagir autour de moi et quel est l'intérêt de faire ça ? ». Si je n'ai jamais caché ma sexualité, j'ai toujours fait le choix de ne pas l'afficher non plus. C'est par hasard que j'ai participé, en 2017 lors de la 7<sup>e</sup> conférence internationale de La Via Campesina, à la première rencontre sur la diversité de genre. M'étant trouvé au bon endroit, au bon moment, j'ai pour la première fois exprimé publiquement cette singularité au sein du mouvement.

Si cela m'a presque semblé facile à ce moment-là, sans doute grâce à l'énergie et à la magie de cet événement, je rencontre aujourd'hui un peu plus de difficultés à assumer publiquement une histoire qui semble n'appartenir qu'à ma vie privée.

Après réflexions et discussions, je me lance dans l'écriture de ce témoignage, simple et court, afin que, peut-être, ce geste aide à libérer la parole d'autres personnes. Et parce que oui, on peut être un paysan, fier de son métier, aimer les hommes, tenter activement de se départir des clichés de l'hétéro-normativité et porter haut et fort la parole de son syndicat ! Je n'ai pas à avoir honte de qui je suis !

Par ailleurs, je me suis rendu compte qu'il ne servait à rien de fuir. Bien qu'ayant eu la chance de grandir et de vivre dans une famille et dans un environnement qui m'a très bien accepté je suis quand même passé par la case « ville », ses joies, sa communauté LGBTQIA\*, ses rencontres, ses fêtes... Une ville où l'acceptation des personnes non-hétéronormées semble beaucoup plus simple. Et peut-être est-ce l'une des raisons de mon déménagement loin de ma Dordogne natale ? Cette campagne a fini par me rappeler et j'y suis retourné. Aujourd'hui, j'y vis en compagnie d'un homme. Famille, voisin·e·x·s, ami·e·x·s, tou·te·x·s nous ont accepté·x·s.

Alors pourquoi ne pas afficher officiellement cette singularité au sein de mon syndicat, La Confédération Paysanne ? La peur sans doute bien ancrée d'être jugé... Cela peut sembler d'un autre temps mais les jugements à l'emporte-pièce existent encore bel et bien aujourd'hui en France, particulièrement dans nos campagnes. Combien de fois, finalement lassé qu'on me demande si j'ai une copine, je finis par dire que je vis avec un homme. « Ah ? Ça ne se voit pas ! ». Peut-être que le problème est là justement, ça ne se voit pas parce qu'on n'ose pas le vivre aussi simplement et ouvertement que n'importe quelle autre personne.

Il me semble que le temps est venu d'assumer plus clairement qui je suis et de faire de ma vie privée une cause politique au sein de la cause paysanne. Aujourd'hui, je peux l'affirmer avec fierté, je suis paysan·x, je suis homo, je suis militant·x de la Confédération paysanne, d'ECVC et de La Via Campesina. Et j'utilise avec conscience cette écriture inclusive parce que je ne me suis jamais senti à ma place dans la binarité imposée par notre société. Et c'est avec la même fierté que je signe pour la première fois un article avec un pronom neutre !



Jean-Baptiste Roux, iel/ellui  
Confédération paysanne, France

La publication ***Embrasser la diversité rurale: genres et sexualités au sein du mouvement paysan*** a été réalisée au premier semestre 2021 par la Coordination Européenne Via Campesina (ECVC, [www.eurovia.org](http://www.eurovia.org)) et le Sindicato Labrego Galego (SLG, [www.sindicatolabrego.com](http://www.sindicatolabrego.com)).

Nous tenons à remercier chaque personne ayant contribué à cette publication.

Les témoignages européens sont ceux de membres des organisations membres d'ECVC. ([www.eurovia.org/fr/a-propos-d-ecvc/nos-membres/](http://www.eurovia.org/fr/a-propos-d-ecvc/nos-membres/)).

ELAN est le réseau pour l'émancipation de l'agriculture en Allemagne auquel plusieurs membres femmes et non-binaires d'AbL appartiennent (<https://elanvernetzungstreffenonline.wordpress.com>).

Rock Steady Farm ([www.rocksteadyfarm.com](http://www.rocksteadyfarm.com)) est membre d'Urgenci ([www.urgenci.net](http://www.urgenci.net)).

Le Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra (MST, <https://mst.org.br>) est membre de CLOC-Via Campesina ([www.cloc-viacampesina.net](http://www.cloc-viacampesina.net)).

Coordination et édition : Paula Gioia (Comité de coordination d'ECVC) et Eline Müller (équipe technique du SLG)

Illustrations et mise en page : Manon Roland ([www.manonroland.ch](http://www.manonroland.ch))

Traduction et relecture : Chloé Berthelon, Charlotte Ford, Elsa Francis, Natalia Garrido, Joel Lopez, Silvia López Sánchez, Eline Müller, Loren Nocito, Lourdes Rey Cascallar, Tania Sanchis Giménez, Alisha Sesum and Alexandra Stoecker

Interview et article pages 18–20 : Rubén Franco Pescador (stagiaire chez ECVC)

Interviews et article pages 21–23 : Eline Müller

Avertissement : L'équipe de coordination et de traduction de cette publication a tout fait pour utiliser l'écriture inclusive tout au long du texte. Cependant, au vu de l'évolution constante de l'écriture (inclusive), nous tenons à préciser que si elle n'a pas été appliquée à certains endroits, c'est le fruit de l'erreur humaine, et en aucun cas une volonté d'exclusion.

Le contenu de cette publication peut être cité ou repris à des fins non commerciales, si la source de l'information est correctement citée.

Contact : [info@eurovia.org](mailto:info@eurovia.org)



Ce projet a été co-financé avec le soutien de la Commission européenne. La présente publication reflète uniquement l'avis de l'auteur et la Commission ne peut être tenue responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qu'elle contient.

La vie à la campagne est souvent difficile, d'autant plus quand on est gay, trans, bisexuel·le·x ou de toute autre genre ou identité sexuelle au-delà de l'hétéro-cis-patriarcat. Grâce à des témoignages de paysan·ne·x·s appartenant à des organisations membres de la Coordination Européenne Via Campesina et au-delà, *Embrasser la diversité rurale* montre que nos efforts pour l'inclusion et l'acceptation des diversités sexuelles et de genre nous permettront de créer de nouvelles structures sociales. Cette publication nous encourage à nous unir, à agir, afin de faire entendre nos voix et de jouer un rôle politique clé dans la transformation du système alimentaire.



sindicato  
labrego galego  
comisións labregas

